

pain et d'habitation à toute une famille dont les diverses générations y naissent, s'y développent s'y nourrissent et y meurent sans mettre, sauf de rares occasions, le pied sur la rive. Dans le mien, l'homme et une vieille mégère, qui devait être sa belle-mère, ramaient à l'avant. La femme manœuvrait à l'arrière, avec un marmot de quelques semaines à cheval sur les reins. D'autres rejetons d'un âge fort tendre s'ébattaient un peu partout sans autre protection que celle d'une grosse gourde attachée au postérieur de chacun, pour le faire flotter en cas de chute, — un cas qui doit se présenter vingt fois par jour pour peu que la mer soit agitée. Et moi, blotti sous la paillote, je n'avais pour faire la conversation qu'un poulet en bas âge, évidemment de nature liante, qui semblait vouloir me distraire par les pépiement qu'il m'adressait, tout en tournant la tête et en clignant l'œil avec des mines de vieux loup de mer.

Et maintenant, je vais retrouver des lieux connus, car notre prochaine étape est Saïgon, où déjà mon humeur voyageuse m'a conduit. Mais qu'importe ! Si la terre n'a rien de nouveau à m'offrir, il me reste l'annie éternellement inconnue, éternellement nouvelle : la Mer, dont les flots sont verdâtres aujourd'hui, ainsi que du jade liquide.

## II

Dimanche, 17 août,

Saïgon est un vaste dépôt d'édifices publics, au milieu desquels se sont glissées de rares maisons particulières, abritant quelques douzaines de simples citoyens, chargés de nourrir, d'abreuver, d'habiller, de coiffer et de distraire les habitants de ces palais, autrement dit les fonctionnaires. Car, de même qu'on s'exile, dans d'autres colonies, pour planter le coton, le poivre ou la canne à sucre, de même on vient en Cochinchine pour cultiver le budget. On cultive même avec tant d'ardeur ce sol généreux, qu'il commence, paraît-il, à donner des signes d'épuisement et à réclamer la fumure de l'emprunt.

Les fondateurs de la ville, qui n'existait pas il y a vingt-cinq ans, ont eu l'idée malheureuse,

de la placer à quatre-vingts kilomètres de la mer. Mais le fleuve qui la baigne, large et profond, porte les plus grands navires à marée haute. Saïgon, depuis ma dernière visite, est devenue ou plutôt achève de devenir une charmante ville. Ses larges rues, ses immenses boulevards, également plantés d'arbres, ses édifices presque à jour, séparés les uns des autres par des jardins où la verdure éternelle du tropique se déploie, la forme bizarre des voitures qui semblent défoncées par un coup de vent, le visage, le costume, la couleur des passants, tout lui donne au plus haut degré la physionomie spéciale des cités de l'extrême Orient. Mais, ni Singapour, ni Colombo, ni Shang-hai, ni Yokohama, ne sont aussi prodigieuses d'air et d'espace. Une chose, toutefois, lui donne je ne sais quelle apparence négligée, déserte et campagnarde : sur la plupart des trottoirs on marche dans l'herbe jusqu'au genoux. C'est que la Cochinchine a pour caractère distinct l'humidité, mère des végétations désordonnées. Cette végétation, malheureusement, ne s'arrête pas au trottoir. Elle pénètre dans la maison, et dans l'espace d'une nuit, fait de vos bottines une couche à champignons, de vos gants un champ d'expérience pour la moisissure.

Le pays, sauf de rares collines boisées, n'est qu'une plaine sillonnée de cours d'eau, à peine élevée de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer. Le touriste peut s'en plaindre, mais l'indigène s'en réjouit et barbote voluptueusement dans les flaques d'eau de ses rizières. Hélas ! où sont les rizières du Japon, semblables à des tapis de verdure dont la trame serait un miroir de cristal ! Celles-ci ressemblent à des mirails grisâtres où les buffles hideux, presque noirs, enfouissent jusqu'aux ventres. Mais qu'importe, après tout ? La récolte, presque toujours, est abondante, et l'Annamite n'a rien de commun avec le Japonais, dont les yeux ne sauraient se passer de pittoresque, non plus que son estomac de nourriture.

Ils sont bien laids, ces pauvres Annamites. Vous les avez vus à l'Exposition de 1889, avec leurs pantalons de débardeurs, leurs longues chemises aux manches étriquées, leurs chignons ridicules. Et si peu de sentiment artistique dans